

Un dernier battement

Adèle se pencha pour observer ce qui se passait plus bas : une colonie de capybaras se dirigeait tranquillement vers la rivière. Quelques petits étaient un peu à la traîne. Elle se pencha un peu plus. Un bébé avait trébuché et gémissait. Un adulte faisait déjà demi-tour pour l'aider. Elle se pencha encore pour mieux voir.

Un peu trop.

Elle tomba.

Elle fonçait à vive allure, se sentant comme l'étoile filante qui avait traversé le ciel, l'autre soir. Le monde autour d'elle fondait en un maëlstrom de couleurs. L'air lui fouettait le visage. Le sol se rapprochait dangereusement.

Il fallait mettre en pratique ce que Maman lui avait tant de fois répété. D'abord, se redresser. Ensuite, battre des ailes. Très vite.

Elle s'arrêta très près du sol, à peine au-dessus des capybaras qui levèrent tous le museau pour l'observer d'un air intrigué. Elle avait réussi. Elle volait. Enfin !

- Adèle !

C'était Adolin, son frère. Ses yeux tentaient très précautionneusement de la retrouver. Il avait encore un peu le vertige, mais ça viendrait. Elle remonta le rejoindre.

C'était son premier vol. Le monde s'offrait à elle, et elle allait le savourer. Le goût sucré de la liberté se répandait délicieusement dans ses veines et lui brisait ses chaînes. Elle n'était plus enracinée, contrainte à ne pouvoir qu'observer la vie qui s'animait.

Elle regagna la maison. Adolin attendait nerveusement, mais son inquiétude céda vite la place à l'étonnement, puis à l'admiration.

- Tu as vu ça ! Je suis une grande maintenant.

Elle jubilait furieusement.

- Tu as de la chance de savoir voler. Moi, j'ai encore trop peur...

- Ne t'en fait pas, Maman t'aidera. D'ailleurs, elle revient quand ?

- Elle est partie chercher à manger il n'y a pas si longtemps que ça. Elle en a encore pour un moment, je pense.

- Tant mieux ! Je vais être affamée quand je reviendrai.

- Quoi ? Mais tu vas où ? Maman va s'inquiéter si tu n'es pas là. Et puis, tu vas te fatiguer. Tu ne sauras plus revenir.

- Ne t'en fais pas.

Elle avait senti la petite pointe de jalousie qui rongeaient son frère. C'était effectivement un peu cruel de l'abandonner dès son premier vol, mais elle n'allait pas se priver. Elle avait toujours été un peu précoce, probablement parce qu'elle avait cassé sa coquille en premier. Même si Adolin était parfois bougon, elle l'aimait. Elle prenait simplement un peu d'avance et lui ferait découvrir des endroits merveilleux une fois qu'il aurait maîtrisé sa peur du vide.

Adèle s'élança. Elle choisit d'abord de rendre visite aux capybaras. Après tout, c'étaient eux qui l'avaient détachée du nid. La colonie avait fini par atteindre la rivière dans laquelle les petits chahutaient. Elle se posa pour les observer, ce qui apeura l'un d'entre eux qui s'enfuit entre les pattes de ses parents. Finalement, devant l'inactivité des adultes, il retourna jouer.

Adèle reprit son envol et chercha cette fois à gagner un peu de hauteur tout en longeant la rivière sous le soleil de midi. Le cours d'eau était parfaitement lisse, mis à part quelques branches mortes qui brisaient la surface. Elle voulut s'y poser pour se laisser dériver, mais elle avait entendu plusieurs histoires de monstres à écailles qui habitaient sous l'eau. Mieux valait rester prudente.

Elle fut captée par son propre reflet que lui renvoyait ce miroir liquide. Maman lui avait faite une magnifique robe bleue accompagnée d'une coiffe verte qui lui allait à ravir. Une véritable œuvre d'art. Elle se sentait étincelante, drapée dans toute cette lumière.

Elle finit par sentir une douleur sourde à l'épaule. Adolin avait eu raison : elle avait été effectivement trop ambitieuse. Il était temps de rentrer. Sa nouvelle vie venait à peine de commencer et lui offrirait mille autres occasions de découvrir le monde.

Les capybaras avaient repris leur marche. Ils semblaient pressés. Pourquoi courraient-ils ?

Il n'y avait pas qu'eux. La forêt entière semblait un peu trop agitée. Ce monde vert, qui d'ordinaire grouillait méticuleusement, dégageait désormais une impression de désordre angoissé. Ils fuyaient, tous, mais dans un silence oppressant. Il n'y avait que ce bourdonnement lointain.

Même les arbres tremblaient. Certains fuyaient, eux aussi.

Non. Ils tombaient.

La conscience d'Adèle s'emplit des visions d'horreur qui l'avaient tant de fois faite cauchemarder. Elle se rappela les contes sur les démons qui détruisaient les forêts. On prétendait même qu'ils étaient réels mais vivaient très loin. Etaient-ce bien eux ? Comment étaient-ils arrivés si vite ? Elle voyait les arbres qui s'écroulaient les uns après les autres dans un craquement effroyable, tranchés et broyés. Elle observait son monde se faire avaler. Les arbres, les fleurs, les habitants. Et tout le reste. Tout se faisait massacrer. Pourquoi Maman leur avait toujours dit, à elle et à Adolin, que les démons n'existaient pas ?

Adolin.

Sa maison était tellement proche. Elle allait disparaître, elle aussi. Avec son frère qui était coincé.

Elle fonça. Adolin devait voler. Maintenant. Il n'avait pas le choix. Il comptait plus que tout pour elle. Elle y était presque. Elle voyait désormais l'arbre où elle avait grandi, où elle était née.

- Tiens bon, Adolin !

Il fit tout noir. Et elle était paralysée.

- C'est vraiment pratique, ces rapaces.

Une buse vint se percher sur le bras de son maître. Elle tenait entre ses serres un petit colibri au corps bleu et à la tête verte.

- Encore un piaf. Parfait, ça se vend comme des petits pains. Fous-le avec les autres.

- On va manquer de place. Elles sont pas bien grandes, ces boîtes.

- Essaie de tasser un peu. Sinon, donne à manger aux buses.